



DOWE ET SA CUIRASSE



CAPT. MARTIN

LA CUIRASSE DOWE

On a beaucoup parlé, ces derniers temps, de la cuirasse Dowe, qui résiste aux balles et qu'on prétend devoir opérer une révolution dans l'art militaire.

Cette cuirasse a été inventée par le tailleur allemand dont elle porte le nom, et qui, dit-on, a travaillé dix-huit mois pour compléter son invention. Cette cuirasse a été expérimentée en Allemagne et en Angleterre. Sa composition est un secret ; elle est toujours sous clef et ne sort de son étui que pour passer entre les mains de l'inventeur. Cependant, on pense qu'elle est formée d'une cloison de lames d'acier parallèles, qui est elle-même soutenue par une seconde cloison dont les lames sont perpendiculaires à celles de la première. La balle tirée se trouve donc coupée instantanément en un nombre assez grand de morceaux, dont la vitesse est annihilée par leur frottement violent entre ces lames.

Durant les expériences, on tire d'abord sur un bloc de chêne. On place ensuite la cuirasse sur un cheval qui, protégé par elle, reçoit le coup de feu sans en être le moins du monde affecté. L'inventeur place ensuite la cuirasse sur lui-même, et le capitaine Martin, son associé, tire sur lui sans que les balles traversent jamais la cuirasse.

Elle pèse huit livres, et les hommes expérimentés en fait d'art militaire estiment ce poids beaucoup trop lourd pour le soldat déjà chargé de toutes ses armes. Cependant, on pourrait peut-être l'utiliser pour les cavaliers et la protection des canons.

On se demande, maintenant, si cette cuirasse pourra résister aux projectiles du fusil français Lebel, qui, à une distance de trois cents verges, perce un bloc de chêne de près de trois pieds d'épaisseur.

ANN-INI-GOZ (*)

Je suis de l'avis d'Anaik, la fille au père Cloarec, le maître-calfat, connu dans tout le quartier Saint-François des Bretons, au Havre, il y a de cela quelque dix ans.

Anaik disait : " En fait de navires, il n'y a que les voiliers ! Regardez ces grandes bêtes-là : de quoi ça vous a-t-il l'air ?... "

A dire vrai, les vapeurs qui faisaient leur entrée, longs, maigres, nus, sales, efflanqués, haletants, crachant l'eau de toutes parts, vomissant leur reste de fumée âcre et noire, faisaient piètre mine : on eût dit des navires poitrinaires, revenus des doux et bleus pays d'Orient pour mourir à leur port d'attache.

(*) Chant de fête breton.

La jeune fille continuait : " Ah, les voiliers !... tu verras cela tout à l'heure, Lomic ! "

Mais Lomic demanda : tout à l'heure ?...

Dame ! la " Margaredd " a bon vent arrière ; il ne lui faudra pas plus d'une heure...

— Une heure !... alors je reviendrai...

— Impatient !

— Ah ! si la " Margaredd " portait ma Marie-Jeanne... je ne dis pas... Attends ton Yan, ma fille ! attends ton Yan !

Et le petit Lomic de rire bien fort en constatant l'embarras de sa grande sœur.

— Eh, Lomic, ajouta l'ainé Yves, ce n'est pas Yan qu'elle attend, c'est Pierre !

— Peut-être tous les deux, observa le père Cloarec.

Chacun de rire, tandis que la douce et timide Anaik se détournait, rougissante.

— Au revoir, Naik ! dit le grand Yves.

— Au revoir ! dit le petit Lomic.

Le père Cloarec suivit ses gars. Il ne resta plus avec Anaik que la bonne mère Goualou, la capitaine, comme on la surnommait, parce qu'elle avait épousé successivement trois patrons de barque.

La femme de Cloarec étant morte, elle s'était consacrée aux enfants du calfat. Ceux-ci, reconnaissants du dévouement de la vieille, l'appelaient avec la tendresse rude et ferme des cœurs bretons " maman Goualou... "

Anaik se leva, prit le bras de la capitaine et la mena s'asseoir sur un banc de bois, tout près du sémaphore. De là, elles regardaient s'éloigner " leurs hommes. "

La matinée était fraîche et claire ; le ciel, d'azur avec un peu de brume sur la côte du Calvados ; des vols d'hirondelles s'élevaient en tournoyant avec de petits cris joyeux ; les oiseaux de mer piquaient la vague et, d'un coup d'aile, se perdaient ensuite dans le bleu d'en haut ; au loin, dans les bassins, on distinguait les flèches des mâtures avec leurs drapeaux flottants ; dans l'avant-port, les bateaux de la ligne Trouville-Honfleur appelaient, de toute la volée de leurs cloches, les touristes attendus ; les petits remorqueurs lançaient leurs gais tu-tu-tu ! sur le môle, c'était un va-et-vient brayant, un débordement de vie : la grande cité maritime avait mis le nez à la fenêtre et humait l'air pur du large ; tout était joie, mouvement, chanson !...

Cependant, la poitrine d'Anaik soulevait à grands coups son châle de fête, en velours violet.

— Eh bien, Naik dit la mère Goualou, qu'est-ce que cela

Pourquoi de ces gros soupirs quand on devrait chanter ?

— Que voulez-vous, maman ? je ne sais pourquoi : j'ai peur.

— Peur ! et de quoi ? de qui ?... de l'ami Yan de son frère Pierre qui, bientôt, vont te manger de caresses ?... Allons, Naik, allons !...

* *

Les gars étaient revenus.

On causait de la " Margaredd " de Yan et de Pierre, de leur long voyage aux Bermudes ; et, de temps en temps, Lomic, qui aimait à jouer de la timidité embarrassée de la " grande sœur " s'écriait :

— Voyons, Naik, est-ce Yan ? est-ce Pierre ?... à quand les noces ?

Et Naik baissait les yeux :

— Taquin de Lomic, va !

Tout à coup, ils entendirent un bruit de cordes glissant sur des poulies. Lomic se détournait : le sémaphore hissait un cône. A travers le réseau compliqué des cordages, il vit à deux milles environ, droit en face de lui, la Margaredd qui s'avantait, rapide, toute voiles dehors.

— La voilà, la voilà !

Lomic battait des mains, tous firent debout.

— Oui, c'est bien elle, confirma le père Cloarec.

Voyez les enfants, regardez cette coupe : quelle finesse ! quelle majesté !... Regarde bien, Lomic ; il n'y a pas beaucoup de trois-mâts comme la " Margaredd. "

Vois comme elle file ! ah, le bon bateau ! quelle mine ! quelle allure ! on irait au pôle avec ça !... Allons, sus aux drisses, pare à virer !... la voilà qui tourne... Eh bien, Naik, qu'est-ce qui te prend ?

Naik était pâle, très pâle...

Tout bas, bien bas elle dit : " Père, le pavillon ! "

Cloarec leva la tête ; les autres suivirent son coup d'œil ; ils se regardèrent en silence : le pavillon venait en berne...

La " Margaredd " passa :

— Qui êtes-vous ? cria-t-on du sémaphore.

— La " Margaredd " ; rentrons des Bermudes ; partis le deux.

— Capitaine Deschamps ?

— Oui.

— Rien de nouveau ?

— Perdu un homme en route...

Anaik s'affaissa, terrifiée : cet homme, qui était-ce ? pourquoi Yan et Pierre n'étaient-ils pas sur le pont ?...

Le papa Cloarec eut l'idée de crier au bord ; mais, lui-même, quoiqu'il en eût vu de rudes, il se sentait le cœur gros... Il ouvrit la bouche... et se tut...

— Allons ! fit la capitaine, du courage, mes enfants ! En voilà des terribles ! Qui est-ce qui m'a donné des cœurs de poule comme ça... allons voir !

C'était Yan.

Forcée par deux longues tempêtes de fuir sous le vent, " la Margaredd " s'était vue chassée jusqu'aux bancs de Terre-Neuve où elle avait traversé, renversant les uns, coupant les autres, toute une flottille de pêcheurs, invisibles dans le brouillard épais de ces parages. Et là, dans une manœuvre de mâture, Yan était tombé... D'ailleurs, aucun moyen d'arrêter le navire dans sa course...

On avait bien entendu le cri d'appel, mais, la " Margaredd " n'obéissant plus, on ne pouvait risquer l'équipage pour un seul !...

Pierre, quand il narrait cette histoire, pleurait comme un enfant, sa fermeté de marin vaincue par sa tendresse de frère. Et il sanglotait : " pauvre Yan ! pauvre Yan ! "

Naik, sans le savoir, l'aimait à cause de cela.

E-le appuyait sa tête à l'épaule de Pierre : pendant ce temps, la bonne maman Goualou bousculait les chenêts ; Lomic se tenait dans un coin, hébété par le spectacle de ces grandes douleurs ; Yves broyait sa pipe entre ses dents ; Cloarec se mordait la barbe ; et, de temps en temps, revenait en mélodie courte, incisive, navrante, le double cri de Pierre et de Naik.

— Pauvre Yan !

* *

Toutes les douleurs se taisent, même les plus ai-